

Chronologie des événements

Décembre 315 à janvier 316



Le nouveau champion du Tournoi de Théonia venait d'être nommé : Geoffroy de Beaucorps, représentant de Salvamer et garde du corps de la famille Sonta. La foule de convives du palais d'Yr s'extasiait devant l'issue imprévue des confrontations lorsque le Témoin des Témoins du célestaire d'Yr, Raoul der Vaast, fit son entrée dans l'arène. Après avoir offert ses bénédictions aux combattants, il fit une offre à la Compagnie du Heaume avec laquelle il entretenait désormais de fortes inimitiés : « La collaboration est toujours possible entre les congrégations, annonça-t-il, le rôle du Témoins des Témoins est d'assurer la paix parmi ses ouailles ». Un discours classique en somme.

Or, pendant que le religieux prononçait ces mots, Geoffroy Montblanc de Haute-Garde, paladin-inquisiteur de la Compagnie du Heaume, entra dans la lice. Émettant un léger ricanement inhabituel pour le personnage, on ne comprit que trop tard que l'esprit de l'homme avait flanché.

« Tu dois crois supérieur à tous, der Vaast?, dit-il. Tous acceptent ta trahison sans broncher? Alors je serai le Marteau de la justice du Céleste! ».

Puis dans un mouvement rapide, Montblanc souleva le Marteau du Juste, sa masse sacrée, et le fracassa sur la tempe de l'Oblat hospitalier. Dans un craquement sec, le crâne de Raoul der Vaast fut affreusement broyé. Avant même que les médecins et soigneurs n'arrivent à ses côtés, l'homme gisait dans son sang, tué sur le coup par l'arme du Céleste. Pendant ce temps, on tentait de maîtriser le paladin-inquisiteur. Lorsque les seigneurs réussirent enfin à contrôler l'assassin, un second coup d'éclat survint : surgissant de nulle part et pour une raison inconnue, le comte Adolf Aerann dégaina une dague et poignarda Montblanc à l'aorte. Immédiatement, une mêlée générale débuta. Ce n'est que grâce à l'intervention massive du Bataillon sacrée que le pire fut évité par la suite. Cependant, le mal avait déjà été fait : Raoul der Vaast était mort, Geoffroy Montblanc avait été assassiné et, profitant de la cohue et du chaos, Adolf Aerann, désormais honni et recherché, s'était échappé dans les innombrables corridors du palais d'Yr.



Ces événements ne pouvaient demeurer sans échos. Privé de son premier intendant, le Siège des Témoins de la cité d'Yr retourna de toute urgence à son ancien fonctionnement. Lucien Colroi, précédent intendant des lieux, se refit le porte-parole des autorités religieuses en présence et s'assura de maintenir l'ordre dans la principale place sainte du royaume. Cela dit, tous savaient que ce n'était qu'une question de temps avant les diverses congrégations ne s'intéressent de nouveau au poste occupé

par le défunt Raoul. Quelques jours après le Tournoi de Théonia, Barnabus d'Auteuil, protégé de messire der Vaast, se rendit officiellement au célestaire afin d'y rencontrer les chefs d'influence et de s'assurer de la prochaine passation du pouvoir. Après tout, der Vaast étant ecclésiastique des Oblats hospitaliers, Barnabus d'Auteuil, lui aussi chef religieux de cette institution, aurait logiquement dû succéder au précédent Témoin. Pourtant, Lucien Colroi et son entourage retardèrent leur prise de décision, divers événements préoccupants secouant le royaume au même moment.

Au sud, dans le Val-de-Ciel, on apprit tout d'abord que Théodor d'Auteuil, Ebert der Vaast et Salomé Aerann marchaient contre les fiefs de Neil Oengus et Jean Lamontagne. Il paraissait évident que les forces vives des Oblats hospitaliers aspiraient à obtenir vengeance auprès de la Compagnie du Heaume. Au même moment, à l'est, un large convoi de pèlerins sous la guidance d'Édouard Ducharme du Haut Pilier sillonnait les campagnes d'Avhor, Laure et, finalement, de l'île d'Yr afin de proclamer la légitimité du religieux au rang de Témoin des Témoins. Par des pièces de théâtres racontant la vie de l'homme, la cohorte gagnait peu à peu le cœur des fidèles célésiens. Finalement, à l'ouest, à Felbourg, la nouvelle comtesse d'Orferac Salomé Aerann interdisait le culte du Haut Pilier sur ses terres, mesure inédite dans le palatinat felbourgeois.

Fort de ces rumeurs préoccupantes, Lucien Colroi se garda donc de promettre à Barnabus d'Auteuil le titre désiré. Par contre, tous acceptèrent d'ouvrir le Siège des Témoins aux funérailles prochaines de Raoul der Vaast. Dans le célestaire d'Yr nouvellement et majestueusement rénové par les soins de Norbert Korsten, l'ancien Témoin des Témoins allait pouvoir recevoir son ultime consécration en tant que martyr de la foi célésienne.

Résumé du récit : Suite à l'assassinat de Raoul der Vaast en pleine cour princière par Geoffroy Montblanc, la foi célésienne est en ébullition. On ignore toujours qui sera en mesure de réclamer le contrôle du Siège des Témoins. D'ici là, les funérailles de Raoul der Vaast se préparent.



Une simple pancarte de bois peinte d'un orangé très frappant pendait devant une populaire auberge de Vêpre, Le Vermillion. Aux portes de cet établissement accueillant les voyageurs par dizaines, on vit un jeune homme vêtu de cuir bouilli et de fourrures prendre la parole devant la foule de visiteurs. Tandis que la bière et le vin coulaient à flot, les curieux se massèrent devant le ménestrel qui entamait son histoire...

****LA SECONDE GUERRE DU FOLLET****

« Les sabots des chevaux martelaient le sol des steppes. Les chevaliers de la Compagnie du Heaume, lourdement équipés, formaient une ligne ferme. La sueur dans leur casque coulait jusqu'à leurs lèvres et avait le goût amer et salé de la désolation. Déjà trois mille morts dans cette Seconde Guerre du Follet. Depuis bientôt cinq mois, le Sarrenhor avait levé une taxe frappant telle la foudre tous les produits traversant l'Orrhinda. Un follet par produit, quel qu'il soit. La rumeur voulait que même les plus habiles contrebandiers ne pouvaient traverser les plaines sarrens, ceux-ci étant pillés et dépossédés de tous leurs biens lorsqu'ils étaient capturés. Éventuellement, la taxe s'appliqua aussi aux pèlerins empruntant la route du Val-de-Ciel, ce qui provoqua l'entrée en guerre de la Compagnie du Heaume. Ainsi les vastes Plaines mortes, à l'est de Lys d'Or et du Mont Oti, méritaient-elles de plus en plus leur

surnom. Encore plus en ce jour où devaient s'affronter les chevaucheurs sarrens de Yurig le Jeune et les Compagnons du Heaume de Stanislas le Grand.

Le clan des Vors, dirigé par Yurig le Jeune, avait la réputation d'être le plus violent de tout le Sarrenhor. Yurig, en tant qu'exemple, avait reçu son surnom de par ses faits d'armes et il le méritait. Il avait vaincu et tué chacun de ses cinq frères aînés en combats singuliers pour obtenir la tête du Clan après la mort de son père. C'était bien là un homme sans scrupules et têtu qui avait décidé de se tenir tête haute devant les riches commerçants du royaume. Du côté des fervents du Heaume, Stanislas le Grand, un chevalier dont la réputation n'était plus à faire, avait été mandaté par le nouveau commandeur de la Compagnie du Heaume –Charles des Martial- afin de tenir le front après la disparition du dernier chef de la congrégation. La mort ne cessait de frapper la région lors des brutaux conflits qui laissaient beaucoup d'hommes pour morts dans les vents des plaines.

La sueur dans le cou des guerriers du Heaume devint froide lorsqu'ils entendirent les chevaux au loin. Des centaines et des centaines de chevaucheurs Sarren approchaient, il était impossible de le nier. Dès qu'on vit à l'horizon la ligne ennemie, Stanislas, accompagné de son jeune écuyer, galopa au-devant de son armée. Le chevalier prit parole devant les siens : « Mes frères, il est grand temps de faire face à nos ennemis et de l'emporter. Plusieurs des nôtres sont morts devant vous dans ces plaines. Je vous demande de me faire confiance, de faire confiance au Céleste dans ma demande. Les hommes du Sarrenhor sont des hommes d'honneur. Je vais occire moi-même Yurig le Jeune, dans un duel. »

Les hommes s'agitèrent, tous surpris par les propos du chef. Les plus pieux prirent parole, mais, entre autres, un jeune chevalier du nom de Julien de Marchessault s'exprima publiquement : « Ces Sarrens ne sont pas n'importe quels Sarren, monseigneur. Ils vous tueront même pour avoir offert ce duel. »

Néanmoins, Stanislas rétorqua, d'un verbe finement acéré: « Ne feriez-vous pas confiance au Céleste, Julien? Je vous le dis maintenant, écoutez-moi : je vaincrai leur chef en duel et les Vors feront la paix.»

Les hommes prirent finalement le côté du Grand dans sa démarche. Yurig se présenta devant lui, au milieu de la steppe qui allait un jour porter son nom ; la Plaine du Jeune. Orgueilleux et confiant, le Jeune accepta l'offre du Grand. Par honneur et par respect des traditions, les deux hommes entrèrent dans la danse. On dit de ce combat que même les plus belles muses d'Avhor n'auraient pu lui faire de l'ombre. Le Jeune, vigoureux et agile combattant au sabre et au bouclier, faisait face à l'épée imposante du chevalier et à son inéluctable écu de chêne. Très mobile, Yurig tentait de contourner le massif combattant de plates. Stanislas, ne laissant aucune chance à son adversaire, le recevait toujours très bien en défensive sans toutefois jamais réussir à l'atteindre. Le Sarren toucha son opposant en premier, lacérant le Grand sous son épaulière et fendant les dernières mailles de son armure d'un coup précis et puissant. Le petit bouclier de Yurig atterrit rapidement dans le gorgerin du chevalier qui



s'écroula au sol. Les combattants du Heaume retenaient leur souffle et on entendit un cri venant des troupes de chevaucheurs.

Yurig, dans tout son orgueil, permit à l'homme de reprendre pied. On dit à ce jour que les prières du pieux furent directement entendues par le Céleste à cet instant. Animé par une ferveur inouïe, Stanislas se mit à avancer sur le guerrier Sarren sans jamais lui permettre une seule touche. Puis, avec une vivacité étonnante, il le fendit de son épée à trois reprises, notamment en lui cassant la clavicule et le défigurant. L'homme s'écroula au sol et fut rapidement déclaré mort. Il fut proclamé à ce jour que le Clan des Vors avait une dette envers le Grand. On décréta que Zygfry, le plus jeune fils de Yurig, allait maintenant être au service du vainqueur. Qui plus est, plus aucun pèlerin ne se ferait taxer chez les Vors, il en allait maintenant de leur honneur.

Stanislas fut ramené chez lui en Val-de-Ciel. Ses blessures étaient graves et, de l'avis de tous, il n'avait plus beaucoup de temps à vivre. Il prit trois décisions qui, à ce jour, restent marquées dans l'histoire. Il nomma son écuyer comme Chevalier. Celui-ci, portant le nom de Wenceslas, allait devenir un grand Paladin du Heaume. Il décida, en deuxième lieu, de confier les services du jeune Zygfry à Wenceslas. Pour terminer, il demanda qu'on octroie officiellement le surnom des plaines du Clan des Vors ; Les Plaines Mortes. Juste avant de décéder, le vieil homme regarda son dernier écuyer dans les yeux et lui dit : « Mon plus grand souhait, Wenceslas, ami et frère, est que tu comprennes une leçon du Céleste. Ne t'emploie en rien au ressentiment, à la rancœur ou même à l'égo. Cela te conduira à ta perte, comme cela fut le cas pour Yurig. Sois cette personne qui montrera l'exemple de la foi et de la droiture mais montres toi toujours humble et tempéré dans tes actions. Enseigne cela, aussi, au jeune Zygfry et tu t'en feras un allié fort et fidèle. »

Le paladin s'éteint quelques heures après sa dernière conversation avec Wenceslas. Ébène se voyait privé de l'une de ses plus grandes âmes, mais c'était là aussi le début du chemin d'un autre grand Héro ; Wenceslas, dit l'Amant des Quatre Vents. »

ZYGFRY LE VAUTOUR

« Pendant les années qui guidèrent Zygfry auprès des siens, il apprit à la dure le chemin d'un chef de guerre. N'héritant pas d'abord des titres de son père, il dut diriger de petits raids, de petites troupes, jusqu'à en devenir une réelle menace. Il était reconnu pour être le genre de pillard sachant fouiller dans tous les recoins et ne laissant aucun follet derrière lui après son passage. Cependant, et surtout, c'était un homme de tactique ; il appréciait la bataille et l'art de la guerre l'entourant.

Le surnom du Vautour lui vint du raid sur le château de Guèvrebort aux frontières corréziennes du Sarrenhor. Un baron, Marcel d'Obedrie, avait pris position dans un fortin construit dans les plus solides pierres. Bien qu'il avait une bonne réputation, le seigneur d'Obedrie comprenait peu la culture sarren et la facilité avec laquelle les chevaucheurs pouvaient s'en prendre à un château. Zygfry avait depuis longtemps acquis une réputation de pillard enviable et, déjà, plusieurs soldats le suivaient. Il devait être rappelé par un certain Wenceslas des Plaines suite à la défaite de son père, mais, avant de partir, il voulait laisser sa marque.

Lui et ses 600 hommes attaquèrent donc une caravane marchande qui s'apprêtait à ravitailler le château de Guèvrebort. Après avoir massacré les hommes et les femmes qui tenaient cette caravane, laissant les cadavres à la vue des gens du château, Zygfry s'adressa au seigneur des lieux : « Alors, sieur Marcel,

que fais-tu de ton honneur ? Viens-tu défendre tes serfs ? Nous assiégerons ton château et le prendrons. C'est Zygfry, fils de Yurig qui te le dit. »

Les chevaucheurs Sarren crièrent tous en cœur. Aucune réponse du seigneur. Le siège pouvait débiter. Durant les vingt longs jours que dura celui-ci, les hommes de Zygfry pillèrent les ravitaillements qui venaient vers la place-forte, la privant peu à peu de nourriture. Au vingt-et-unième jour, Marcel d'Obedrie se présenta aux remparts en demandant la clémence de Zygfry. Les négociations furent brèves et le Corrésien proposa la quasi-totalité de ses richesses pour sauver sa vie. Il savait que les cinq cents hommes affamés qu'il abritait dans sa place-forte risquaient à tout moment de se retourner contre lui et de le livrer à l'ennemi sarren.

Cependant, ce calcul du seigneur d'Obedrie ne prenait pas en compte le désir profond de Zygfry de marquer l'Histoire. Au moment où le seigneur des lieux voulut se rendre, les Sarrens passèrent à l'action. Une fois les portes ouvertes, la charge fut sonnée et, avant que la herse principale ne puisse être refermée, le bastion fut envahi par les hennissements des chevaux. Zygfry entra sans difficulté à l'intérieur du fortin vide de toute nourriture. Certains conteurs affirment que Zygfry tua personnellement Marcel d'Obedrie et la plupart de ses protecteurs. D'autres soutiennent que les défenseurs des lieux furent pris en esclavage. Une chose est sûre : Zygfry pilla le château jusqu'à son dernier follet. Il fit démanteler les remparts et les tours de garde de l'endroit et fit incendier son donjon principal. Tel le vautour dans les steppes, il avait attendu le bon moment pour se sustenter du cadavre de son ennemi. C'est à partir de ce moment qu'à travers le Sarrenhor le jeune chef de guerre fut connu sous le nom de Zygfry le Vautour.

Les années de service de Zygfry auprès de Wenceslas des Plaines lors des décennies suivantes n'allaient jamais éclipser cet exploit digne des plus grands pillards. Malgré les enseignements du paladin du Heaume, le Vautour nourrit toujours en lui le désir toujours plus intense de renouer avec sa réputation... »

Résumé : Récit de l'avènement de sieur Wenceslas des Plaines au rang de chevalier du Heaume, puis présentation de son second, Zygfry le Vautour.



****L'ATTENTE****

C'était le 6 janvier. La côte est du continent portait le manteau d'un épais brouillard. Le soleil plongeait à l'ouest dans la cime des montagnes du Val-Follet annonçant le crépuscule sur la Perle d'émeraude. L'horizon de la Vaste-mer n'était qu'un obscur mur de néant. Les quais de Salvar étaient d'un calme plat depuis l'expédition de l'armada de Salvar vers la Douane de Corail.

À l'intérieur de la forteresse maritime de Salvar, vassaux et serviteurs ayant quitté les lieux depuis l'expédition seigneuriale, pas un bruit ne se faisait entendre dans la citadelle de la cité-portuaire. Dans la salle du trône, assis à la table de conseil, le capitaine Robert de Guisogne, Jeremiah Delorme, Francesca Delorme ainsi que Bartholomeo Lobillard terminaient les préparatifs défensifs avec nul autre que le Seigneur-Palatin Acciaro lui-même. Présents chez leur nouveau suzerain depuis la fin du mois de décembre, ceux-ci s'étaient présentés avec plus d'un millier d'hommes pour appuyer Lorenzo Acciaro en vue d'un assaut potentiel des Écores sur la forteresse. Le plan avait été révisé maintes et maintes fois par les différents généraux durant les semaines précédentes. Rien ne semblait avoir été

laissé au hasard. De nombreuses ressources avaient été déployées lors des jours précédents afin d'arrêter les possibles invasions...

C'est au moment où le Baron de la Dorsale du Guivre, Jeremiah Delorme, complétait la lecture du rapport des percepteurs envoyés en éclaireurs au sud de la Vaste-Mer que les portes principales de la salle s'ouvrirent. D'un pas calme et assuré, trois figures en armures s'avancèrent dans la pièce. Ne pouvant être distingués de par les casques qu'ils portaient, Aurelius Souard, commodore de la Marine de Carrassin, accompagné par nul autre que Valère Souard, le Serpent Blanc de Vèpre, et Falco Acciaro, général et cousin du Seigneur-Palatin, apportaient les dernières nouvelles du terrain. Aucune trace de la flotte des contrebandiers des Écores n'avait pu être aperçue au large du comté d'Émeraude, dans la baie des Crânes, ni à proximité de la lagune de Salvar. Le déplacement d'une flotte suffisante pour s'en prendre à la capitale salvameroise aurait pourtant dû être noté par une quelconque patrouille à un point ou à un autre. À l'intérieur de la ville, les forces alliées attendaient donc patiemment l'arrivée de ceux qui devaient tenter de capturer le seigneur-palatin de Salvamer.

C'est le 10 janvier seulement que l'un des proches de Drissia Nazem –un astrologue selon les rumeurs– resté en retrait tout au long des préparatifs demanda à voir le conseil de guerre dans la grande salle du palatin. Ce dernier, peu porté sur les superstitions et les supposés dons de vision de l'homme, n'avait toutefois plus rien à perdre à l'écouter. Depuis près d'une semaine qu'il était dans l'attente et qui sait quel éclair de génie avait pu avoir le mystique? L'homme se présenta donc et exposa ses découvertes :

« Messieurs, madame, j'ai vu et revu les signes. Les astres sont clairs, de même que l'envol des faucons : il n'y aura aucune bataille à Salvar. Je n'ai vu ni sang, ni éclat de lame dans les eaux vertes de l'Émeraude. »

Les membres du conseil de guerre se jetèrent un regard entendu, comme s'ils ne prenaient pas au sérieux les dires de l'homme. C'est Francesca Delorme qui lui répondit sarcastiquement : « Donc, tu nous dis que tout ceci est inutile et que nous sommes ici pour rien? »

« Non, dame Delorme, dit l'astrologue, ce n'est pas ce que j'ai dit. Il n'y aura pas de bataille ici, mais nous ne sommes pas ici inutilement. J'ai vu du sang et des éclats de lame flottant dans la Vaste-Mer, mais pas en ce lieu. J'ai vu aussi une lueur rouge dans la brume, symbole d'une paix à venir ou d'un embrasement total. Vous ne pourrez pas changer le cours de ces événements : il est déjà trop tard. Mais il n'est pas trop tard pour faire votre prochain choix. »

Le mystique sortit une petite fiole de sa besace et la déposa sur la table du conseil : « Un élixir de vérité, pour vous assurer de la pureté des intentions et faire un choix éclairé. »

L'homme s'inclina enfin et prit congé des chefs de guerre. Tandis qu'il s'éloignait, ces derniers s'échangèrent des regards perplexes, troublés par ces révélations...

****LA CAPTURE****

Quelques caravelles cassolmeraises venaient tout juste d'accoster sur les quais sud de la ville. Les officiels approchaient afin d'enregistrer la déclaration des marchands. Farissah Errizam, Secrétaire-trésorière du port de Pyrae, marchait vers le navire. Du haut de la poupe s'avancait le capitaine. Ébénois de naissance, sa chevelure frisée trahissait ses origines cassolmeraises. Alors qu'Errizam inspectait l'état du navire avant de monter à bord de celui-ci, un trait d'arbalète se logea dans son

épaule, la propulsant dans l'abîme dans un bruit sourd. Sonna alors la Corne des crânes. Objet au son redouté de tout l'Est du continent, les marins savaient que la Corne des crânes hurlait la mort là où elle résonnait

De la cale du navire sortirent pirates et malfrats, bien équipés, parés à se rendre à leur cible : Nassimah Amezaï, seigneur-palatin de Pyrae. Ils débarquèrent de leur navire et fondirent sur les quelques miliciens postés aux portes de la ville. Pendant ce temps, un peu plus loin sur la Vaste-Mer, le reste de la flotte des Écores avançait et venait rejoindre ses alliés ayant créé l'effet de surprise.

Du néant de l'horizon à l'ouest déferla une vingtaine de navires. L'un d'eux portait le pavillon du redouté Teoman'Ki, capitaine des Écores. Ardarosien d'origine, les histoires de ses abordages racontent que ce colosse pouvait fendre un homme en deux. Pour les autres bateaux, divers étendards noirs ou sombres arboraient des symboles bien à eux : une araignée rouge, une plume de paon, une balance argentée débordant de ducats, une tour, deux oiseaux (l'un avec les ailes déployés et l'autre les ailes le long de son corps) et un coquillage. Décidément, c'était là une force fabuleuse qui s'était réunie pour l'opération.

C'était toutefois Teoman'Ki qui semblait mener le bal. De son immense galion de guerre, ses ordres étaient communiqués par des signaux de lanternes. D'un ton de voix sec et sans appel, il criait ses directives à ses sbires. Du pont de son vaisseau deux bombardes pointaient vers la citadelle. Puis on entendit dans un cri guttural « AUUUUAAAHHHIII!!! ». À ce mot, la noirceur de la baie de Pyrae fut transpercée par deux boulets rougeoyants. L'impact sur la muraille sud-ouest de la forteresse de Pyrae réduisit en poussière le dernier obstacle qu'allait rencontrer les troupes au sol.

Dans un fracas assourdissant, les remparts s'écroulèrent, laissant entrevoir les jardins de la citadelle, éternellement en fleurs grâce au doux climat tropical de l'île. À l'aperçu de la cloison interne, les pirates, frénétiques, commencèrent à pénétrer dans l'enceinte seigneuriale. À travers les cris chaotiques des assaillants, l'avancement des quelques centaines de malfrats rencontra éventuellement la résistance des centaines de gardes d'élite pyristes stationnés en permanence dans la capitale. Par leur discipline, leurs lames et écus d'acier et leurs innombrables entraînements dans la cité qu'ils devaient protéger, les serviteurs des Amezaï tinrent bon devant la première vague des Écores. À un point tel qu'au bout d'une heure de combat, les premiers contrebandiers battaient en retraite au port d'où ils étaient venus.

Alors débarquèrent Teoman'Ki et les corps d'élite des guerriers des mers. Les yeux injectés de sang, le géant ardarosien lécha ses lames forgées dans un exotique acier rosé. Devant les gardes pyristes désormais incertains de leur victoire, les Ardarosiens pirates s'entaillèrent à l'unisson l'avant-bras en fixant leurs ennemis, les privant ainsi du premier coup porté. Puis, dans un cri tout droit sorti du domaine de l'Enchaîné, le capitaine tatoué cria la charge. Cette fois-ci, il n'était pas question de fuir. La vraie bataille débuta.

De toutes parts, des vrombissements annoncèrent l'intensification des hostilités. La guerre que les Écores avaient déclarée au royaume s'abattait maintenant sur Pyrae. Alors que se dépêchaient sapeurs et pêcheurs sur la basse ville pour éteindre les divers brasiers, la cacophonie gagnait la forteresse. Les protecteurs de la capitale ne purent plus bientôt retenir leurs adversaires et sonnèrent la retraite dans les quartiers personnels de Nassimah Amezaï, véritable fortin susceptible de tenir un siège prolongé.

Or, grand fut l'étonnement du commandant de la garde, Zarim Ovarem, lorsqu'il atteint les appartements privés de sa seigneur. Ceux-ci étaient déjà dévastés, sa principale occupante s'étant volatilisée. Un vent de panique s'empara de la forteresse ; il fallait retrouver la seigneur-palatin. Complètement dérouté, le commandant ordonna de sécuriser le reste de la famille régente, ce que ses soldats firent promptement. Zaher Faeh, son époux, et ses deux enfants furent rapidement retrouvés dans la bibliothèque du palais où ils tenaient une leçon de lecture quotidienne avant le début de l'assaut. C'est à ce moment qu'Ovarem réalisa que les forces pirates ne l'avaient pas poursuivi jusque dans ses derniers retranchements. Profitant des combats au port, ils avaient dû s'infiltrer au cœur de la capitale pour capturer dame Amezaï. Peut-être leurs sympathisants étaient-ils même déjà présents dans la cité avant le début des hostilités. Pendant que le commandant constatait avec horreur son échec, les Contrebandiers remontaient sur leurs navires et reprenaient la mer, ayant désormais l'un des otages les plus précieux du royaume.



LA TRÊVE

Le 12 janvier au midi, alors que la brume s'était enfin levée et laissait entrevoir une magnifique journée sur la lagune d'Émeraude à Salvar, une barque se profila à l'horizon. En temps normal, la chose n'aurait guère été digne d'intérêt, mais en cette période de crise, tout nouveau visiteur inconnu représentait une menace à la sécurité de la ville. Sur les remparts ceignant le port de Salvar, les soldats se massèrent afin de suivre des yeux la progression de l'embarcation. La barque était visiblement sans cale et n'avait comme seuls occupants que la demi-douzaine de marins qui la dirigeaient sur son unique pont à l'aide de pagaies. Au devant et à l'arrière du bateau flottaient péniblement deux drapeaux blancs, symboles de paix et de pourparlers. Dès que ceux-ci furent aperçus, on fit quérir les commandants retranchés dans la citadelle du seigneur-palatin.

Les émissaires mirent pied à terre au quai de Salvar au même moment que les membres du conseil de guerre arrivaient sur place, Lorenzo Acciario à leur tête. Émergeant de la barque, un homme vêtu d'habits rouges de capitaine de flotte et portant un chapeau garni d'une large plume écarlate se fit voir. Après avoir saisi le drapeau à l'avant de la barque, il s'empara de sa main libre d'un tonnelet déposé sur le pont et l'apporta sur le quai. Immédiatement, les soldats en présence crurent qu'il s'agissait là d'un stratagème kamikaze afin de faire exploser un baril de poudre noire au visage du plus haut commandement du palatinat. Voyant la peur gagner le visage de ses hôtes, le capitaine fit un signe de la main afin de les apaiser. Puis, il saisit le petit bouchon situé sur le côté du contenant et le retira, ce qui provoqua un déversement d'un léger flot de vin. L'homme forma un creuset de sa main libre, laissa couler un peu du liquide dans celui-ci puis le porta à sa bouche. Après avoir avalé la gorgée de vin, il s'exprima enfin :

« Nobles protecteurs de Salvar, je viens à vous en paix en invoquant le Pacte du vin! Je suis le Paon, capitaine des Marchands libres des Écores, bras armé du peuple affranchi des falaises. Je demande par la présente une trêve. Il est l'heure pour nous de négocier. Je désire... »

Brusquement, Francesca Delorme interrompit le capitaine et brandit la fiole que lui avait confiée l'astrologue de Drissia Nazem. Elle la tendit au visiteur et lui ordonna : « Vos paroles ne sont que mensonges, buvez et vous pourrez parler! »

Le Paon sourit légèrement et fit une révérence exagérée. Il prit alors la fiole et en avala le contenu. Il recommença son discours :

« Tel que je le disais, je désire négocier avec les meneurs du royaume afin de trouver un terrain d'entente. En temps de guerre, tout est permis, mais lorsqu'une trêve est invoquée, il est requis de respecter celle-ci. Je ne vous mens pas par la présente. Je ne porte ni arme, ni ruse visant à atteindre le palais en son cœur. Vous avez quelque chose que nous souhaitons récupérer et nous avons quelque chose que vous voudrez sûrement récupérer. Il y a quelques semaines, Safran, l'une de mes proches amies, fut prise en nos quartiers. Il y a deux jours de cela, Nassimah Amezaï fut capturée et amenée en sécurité en nos retranchements. En partant de ces prémisses, je vous invite à négocier. En tant qu'émissaire, je vous suivrai jusqu'à la cité d'Yr où nous réglerons l'issue de cette guerre une fois pour toute. S'il venait à m'arriver malheur, mes homologues se chargeront de rétablir l'équilibre de la situation à leur manière. Que me répondez-vous, protecteurs de Salvamer? »

Un silence lourd s'abattit sur les quais. Celui-ci ne fut rompu que lorsqu'un homme en armure de plaque sortit des rangs de soldats et retira son heaume. Sous celui-ci, on reconnut Lorenzo Acciario, seigneur-palatin de Salvamer. D'un geste de la main, il indiqua à sa doublure, qui jusqu'alors avait pris son rôle au sein du conseil de guerre, de se retirer. Se rapprochant du Paon, il le regarda froidement et lui dit, les dents serrées : « J'accepte. Ce sera à la Couronne de décider de votre cas. »

Résumé : Rassemblés à Salvamer, les alliés du seigneur-palatin Lorenzo Acciario protègent la capitale du palatinat. Des rumeurs de tentatives de kidnapping sur la personne de messire Acciario ont coulé et des centaines de protecteurs ont réagi. Or, c'est à Pyrae que les Contrebandiers des Écores ont frappé. Lors d'un assaut, ils y ont enlevé Nassimah Amezaï seigneur-palatin des îles orientales. Quelques jours plus tard, le Paon, capitaine des Écores, demandait une trêve à Salvar afin de négocier la paix au palais d'Yr.



Le 7 janvier au matin, une petite cohorte arborant les couleurs princières –l'or et le noir- apparut à l'entrée occidentale du Val-Follet, à quelques lieues de la citadelle de Casteval. Ottmar Heigren, représentant d'Ulrich Aerann, préfet militaire du conseil princier, franchissait la frontière cassolmeroïse avec ses serviteurs et assistants. À la droite de l'homme, lui-même monté sur une jument grise, le seigneur-vagabond des Désirants, Sincérité, marchait lentement mais d'un pas décidé en s'aidant d'un long bâton de noyer. Le Désirant représentant le palatinat de Cassolmer avait rejoint seul messire Heigren dès son arrivée sur le territoire afin de l'accueillir en personne. « Tous nous sommes sujets du prince et tous devons chaleureusement ouvrir nos portes à ses émissaires », ne cessait de répéter Sincérité.

À Casteval, haut-lieu de l'organisation des Désirants, des centaines d'hommes et de femmes d'armes avaient déjà fait leur apparition afin de participer à la fouille (ou la surveiller) qui devait survenir lors des prochains jours. Ainsi, lorsque messire Heigren franchit les portes de la citadelle, il eut droit à un véritable comité d'accueil. Sur les remparts et dans les endroits stratégiques, des archers et arbalétriers Guglielmazzi avaient été postés. Dans la cour intérieure, en rangs bien serrés, la plupart des soldats répondant à l'appel du conseil princier avaient été disposés en tenant bien haut leurs bannières respectives. Quand le représentant du préfet militaire apparut, les fantassins le saluèrent à l'unisson, le tout sous le regard suspicieux de la population locale. Ottmar s'avança alors avec Sincérité parmi les lignes de militaires et alla directement à la rencontre de Cecilia Conte, commandante des forces Guglielmazzi. Celui-ci remit à la dame une missive avec un hochement de tête qu'elle lui rendit poliment. La jeune femme dans la trentaine brisa le sceau de la lettre, la déplia et en consulta le contenu. De nouveau, elle hocha de la tête et affirma laconiquement : « Bien, débutons ».



Le trio se dirigea alors vers la tour centrale de la place-forte, résidence de la Reine-Mendiant Dignité et de son conseil. Sincérité pénétra le premier dans la haute construction de pierres afin d'avertir les occupants de l'arrivée des représentants princiers. Quelques minutes plus tard, on invita messire Heigren et dame Conte à monter afin de rencontrer la guide des Désirants. Ceux-ci entreprirent donc l'ascension des centaines de marches froides et irrégulières qui les séparaient des appartements de la Reine.

Dans la plus haute salle du donjon étaient rassemblés plusieurs alliés et membres de l'organisation populaire. À une longue table de chêne étaient assis la Reine-Mendiant Dignité, Armand Dessauls, Jonas Tyssère, Ezéchiel Blanchêne et quelques seigneurs-vagabonds et responsables de Casteval. Dès qu'ils furent entrés, Dignité les invita à les rejoindre et leur offrit ses salutations. Suite à celles-ci, Ottmar Heigren inclina la tête et se mit au travail.

Avec l'aide de ses assistants, serviteurs et même des soldats jugés dignes de confiance chez les protecteurs de l'endroit, l'envoyé du préfet militaire s'acharna à tourner et retourner chaque pierre de Casteval dans le but d'y débusquer d'éventuelles irrégularités. Il fit le recensement de la population, évalua les forces armées en présence, lut les quelques parchemins de la Reine-Mendiant, étudia les réserves de nourriture et autres entrepôts, questionna les marchands et artisans, etc. L'opération dura près de deux semaines. Tout au long de ces deux semaines, les visiteurs purent remarquer une grande effervescence dans la citadelle. Plusieurs habitants semblaient emballer leurs maigres possessions, faire des réserves de nourriture et condamner leurs chaumières. Lorsqu'on les questionna sur les raisons les poussant à agir ainsi, ils déclarèrent simplement : « C'est pour la grande marche. Nous devons être prêts à marcher pour tous ceux qui ne le peuvent pas ». Toutefois, aucun ne put répondre avec plus de précision (peut-être car, profondément, ils ignoraient ce qu'était la grande marche). Néanmoins, un

constat rassurant put être fait assez rapidement : en dehors des protecteurs habituels de Casteval, aucun des futurs marcheurs ne semblait armé ou en mesure de combattre. Le projet n'était donc pas militaire.

L'enquête se termina brusquement le 20 janvier lorsqu'un messager franchit les portes de la citadelle au galop. Malgré sa monture exténuée et son linge souillé de poussière et de sang, ses armoiries familiales semblaient suggérer qu'il était originaire du fief d'Armand Dessaulles ayant récemment accepté de rejoindre les Désirants. « Je dois parler à la Reine-Mendiante! Vite! » hurla-t-il dans la cour intérieure. Rapidement, un attroupement se créa autour de lui tandis que les inspecteurs princiers, les responsables de Casteval et, finalement, Dignité arrivaient. Dès qu'il aperçut la guide des Désirants, l'homme se jeta à ses pieds. La femme, mal à l'aise, l'invita à se relever et à s'expliquer. Tout en reprenant son souffle et avec une voix trahissant la soif et le manque de sommeil, il dit :

« Nous avons été attaqués! Ils sont arrivés en plein jour, sans même tenter de se cacher. Ils ont massacré les miliciens laissés derrière par monsieur Dessaulles et ont détruit une partie de notre hameau. C'était la Garde Forestière de Corrèse qu'ils disaient, des troupes d'un baron Mensner et d'un Del'Carna! Ils ont crié « Pour nos coutumes et pour le prince! ». Dès qu'ils furent repartis, je suis venu vous en avertir... »

Tout au long du monologue, le regard de la Reine-Mendiante s'était refroidi, les traits de son visage s'étaient durcis. Lentement, elle tourna la tête vers Ottmar Heigren et prononça dans un murmure empreint de rage : « Mensner, n'est-ce pas là le beau-frère de votre seigneur Ulrich..? Nous vous avons ouvert nos portes. Nous avons accepté de collaborer. Mais pendant que vous comptiez nos armes, fouilliez nos réserves, interrogiez nos frères et sœurs, vos alliés égorgeaient nos cousins. ? »

Puis, d'une voix plus puissante dans laquelle la femme semblait libérer un torrent de haine, elle poursuivit : « VOUS NOUS AVEZ POIGNARDÉS TANDIS QUE NOUS VOUS ACCUEILLIONS! VOUS AVEZ TRAHI LE PEUPLE! VOUS AVEZ TRAHI CASSOLMER! »

Se rapprochant à quelques centimètres du visage du représentant princier, la Reine-Mendiante susurra quelques mots. Sur ceux-ci, Ottmar lança un appel à ses assistants, rapatria ses équipements et documents, puis sortit de la citadelle sous l'étroite surveillance des habitants de l'endroit. Derrière lui, il pouvait entendre s'élever une clameur d'abord faible, puis de plus en plus forte :

« Traître au peuple! TRAITRE AU PEUPLE! »

Résumé du récit : Sous les directives de la Couronne, les inspecteurs princiers se rendent à Casteval, chez les Désirants, pour procéder à leurs enquêtes. Or, tandis que celles-ci ont lieu, les terres d'Armand Dessaulles, désormais membre des Désirants, sont attaquées par les Corrésiens Conrad Mensner et Geko Del'Carna. Furieuse, la Reine-Désirante voit ces événements comme une trahison et expulse les enquêteurs.



****LE DÉBARQUEMENT À VAL-DE-CIEL****

Le Soleil commençait à poindre sur les rives des embranchements de la Laurelaine dans la région des Criffes de Val-de-Ciel lorsque débarquèrent en deux convois près de deux milles hommes et femmes d'armes. D'un côté, les troupes du comte laurois Ébert Der Vaast arboraient fièrement le nouvel

héraldique : un faucon grilleté d'argent, de sable et de gueules avec en son bas à droite l'ours rampant de la famille Aerann. Ses troupes étaient accompagnées de celles de sa soeur Elizabeth et de son frère Berthold Der Vaast. De l'autre côté se déployaient les armées de la comtesse d'Orferac en Felbourg Salomé Aerann où se dessinaient ses couleurs : l'ours rampant de sable sur fond d'azur et d'argent où s'installait en bas à droite l'héraldique de son époux.

Ne voyant pas Salomé, Ébert se dirigea vers le galion felbourgeois principal. Il était encore loin quand il entendit enfin la voix de sa femme scander des ordres à ses officières. Lorsque celle-ci eut vent de sa présence, elle se pencha sur le pont et, avec un sourire, lui tendit une corde de jute solidement tressée pour l'aider à monter à bord. Avec une proximité non coutumière pour deux chefs de guerre, Salomé lui remit les plans de la bataille en frôlant délicatement sa main et lui demanda si cela convenait toujours. Ébert répondit : « Certes, mais comme mes troupes sont plus nombreuses que les vôtres, j'emprunterai le Passage des Gravelines et vous passerez par la route en amont. »

Les jeunes mariés s'apprêtaient à descendre du navire lorsque Salomé agrippa fermement la nuque d'Ébert et l'attira vers elle : « Comte, vous savez ce que je suis sur un champ de bataille, ne jouez pas les héros. S'il advient que j'en périsse, telle en soit ma destinée. »

Il sourit tendrement. « Je sais, Salomé, je sais. Il est l'heure maintenant. »

Les bannières volaient dans ce vent hivernal tandis que la vaste armée du couple comtal débarquait des navires. Lorsque toutes les troupes furent à terre, Ébert s'avança vers celles-ci d'un pas ferme :

« Soldats laurois, soldats felbourgeois, en ce jour nous marchons vers le fief de Jean La Montagne de la Compagnie du Heaume. Une congrégation autrefois pieuse, digne et noble, celle-ci a fait volte-face de la pire façon possible. Hélas, je suis revenu de la Cour Princièrre sans mon frère aîné. Oui, le Témoin des Témoins a été froidement assassiné devant mes propres yeux, devant le Prince et toute sa Cour, par un religieux de la Compagnie du Heaume. Cet homme, dont le nom ne sera plus jamais prononcé, mérite d'être oublié car il n'a pas sa place dans l'histoire du royaume d'Ébène. En posant un geste si ignoble, la Compagnie du Heaume doit répondre de ses actes haineux, et le fardeau des conséquences retombe sur Jean La Montagne. Nous ne reculerons que lorsque celui-ci aura payé au nom de toute la Compagnie du Heaume le prix de la rétribution que les Oblats Hospitaliers réclament. »

Le visage d'Ébert laissait transparaître une douleur profonde, à peine contenue. Toute la famille Der Vaast était encore en deuil. Le patriarche, Franz Der Vaast, s'avança lentement et fit signe aux armées de se séparer. Ébert s'approcha de Salomé et l'enlaça longuement. Les deux s'échangèrent quelques paroles à voix basse puis allèrent rejoindre leurs armées respectives.

LE PASSAGE DES GRAVELINES

Les nombreuses troupes d'Ébert Der Vaast marchaient d'un pas étonnamment rapide malgré leurs lourdes cuirasses. Le chemin devint soudainement plus large et le maréchal d'Ébert ordonna à l'armée de se réorganiser. Ce furent les troupes d'Été et d'Automne, deux cohortes de lanciers hautement entraînés, qui prirent les devants, suivies des troupes d'Hiver et de Printemps, deux troupes d'infanterie lourde. Les deux dernières troupes étaient composées d'archers équipés par les marchands Korsten de Laure.

Un peu en retrait, Ébert observait le redéploiement de ses soldats, accompagné de son patriarche, le comte Franz Der Vaast, ainsi que de son fidèle garde du corps. Satisfait des ordres donnés par le maréchal à la tête des troupes, Ébert accéléra le pas pour aller le rejoindre. Son vieux père, soutenu par le garde d'Ébert, le suivit tant bien que mal. La douloureuse perte de son fils aîné semblait lui avoir redonné un second souffle, celui de la vengeance. Ayant finalement rattrapé ses lanciers, Ébert eut l'impression que sa présence en première ligne rehaussait grandement le moral de ses troupes. L'armure du comte resplendissait, ses couleurs parfaitement accordées avec celles des nombreuses bannières qui claquaient dans le vent froid de Val-De-Ciel.

À quelques centaines de mètres de là, une jeune femme coiffée d'un long châle noir se tenait au beau milieu de la route. Autour d'elle régnait un silence de mort ; elle écoutait attentivement le grondement des troupes de la famille Der Vaast qui arrivaient. Quelques minutes plus tard, la jeune religieuse vit un nuage de poussière s'élever au loin. Elle murmura une prière puis se retourna. Devant elle se dressait une immense armée de la Compagnie du Heaume, attendant patiemment les ordres : Hélène de Lanrivoaré était sur le point de mener son premier combat. Visiblement informée des déplacements Der Vaast dans les Gravelines, ses forces avaient réussi à isoler puis intercepter leur ennemi.

Au moment où Ébert s'attendait à enfin apercevoir le fief de Jean La Montagne, il figea sur place, saisi par ce qui se trouvait à quelques dizaines de mètres devant. L'armée lauroise s'arrêta net. Le maréchal, également sous le choc, balbutia : « Comte, nous sommes en infériorité numérique. Le chemin est étroit et ne permet pas le déploiement de tirailleurs. Quels sont vos ordres? »

Ébert, muet, analysait chaque possibilité. Puis, lorsqu'il sentit le vent dans son dos, un sourire calculateur s'esquissa sur ses lèvres, comme s'il avait déjà vu l'issue du combat. D'une voix froide et autoritaire, il hurla : « Une charge frontale en trois temps. Maintenant! »

Les différentes cohortes d'Ébert se réarrangèrent avec une précision chirurgicale, ce qui étonna définitivement les troupes d'Hélène de Lanrivoaré qui s'attendaient à ébranler les Laurois par leur présence. Ébert brandit son épée au-dessus de sa tête et d'un coup sec, la pointa droit devant lui. Les deux troupes de lanciers chargèrent tête baissée. Ébert releva son épée une deuxième fois. Les deux troupes d'archers encochèrent leurs flèches. Lorsqu'il rabassa sa lame, une volée de 200 flèches assombrit le ciel. Les têtes en fer forgé fendirent l'air et dépassèrent les lanciers en pleine charge pour aller se planter directement dans les premières lignes ennemies.

Un homme en armure lourde surgit derrière Hélène de Lanrivoaré et la tira brusquement vers lui. Grâce à Mordecai Du Phare, capitaine de la Deuxième compagnie du Griffon noir de Brahms Ronce-Coeur, elle évita de justesse une flèche. En quelques secondes, une centaine d'hommes se firent transpercer mortellement. Leurs cris d'agonie effrayèrent plusieurs autres soldats qui décidèrent de fuir une mort certaine aux premières lignes.

Ébert semblait satisfait par ce vacarme qui lui était très familier. Il sonna la troisième charge et se lança dans le combat. Au front, les lanciers avaient commencé à faire de lourds dégâts et le sol était déjà recouvert de chair et de sang. Ébert s'avança directement vers les soldats de la Compagnie du Heaume et, d'une violence déconcertante, se trancha un chemin jusqu'à son maréchal en première ligne, où il constata que les lances de ses troupes se heurtaient à des armures de plaques très résistantes. Le sang laurois aussi coulait abondamment.

Mordecai Du Phare gesticulait sauvagement pendant qu'il aboyait des ordres à ses deux troupes du Griffon Noir. Un autre homme vint l'aider, il s'agissait de Léon de Valombre qui était aussi à la tête de sa propre troupe de soldats. Grâce au support de trois troupes portant fièrement les étendards de la Garde d'Ébène, ils réussirent une petite percée dans l'armée Der Vaast et visaient sans l'ombre d'un doute le comte, son maréchal et ses chevaliers, tous au front également.

Ébert aperçut enfin la responsable de cette interception, Hélène de Lanrivoaré. Dans la cohue, il hurla : « COMMENT OSEZ-VOUS INTERFÉRER DANS CETTE GUERRE QUI N'EST PAS LA VÔTRE? COMMENT POUVEZ-VOUS SACRIFIER VOTRE PROPRE PEUPLE DANS UNE MANOEUVRE SI DÉSHONORABLE? »

Au milieu des combats, celle-ci brandit sa lame d'une main et son médaillon à l'effigie du Céleste de l'autre et répondit avec une ferveur manifeste : « CETTE GUERRE EST CELLE DU CÉLESTE QUI PROTÈGE LES PIEUX! QUITTEZ LES TERRES DU HEAUME PENDANT QUE LE CÉLESTE VEILLE ENCORE SUR VOUS! »

Léon de Valombre profita de ce moment pour tenter un coup d'épée contre Ébert. Son maréchal bondit entre les deux, encaissant le coup pour le comte. Quelques secondes plus tard, du sang coulait de son armure. Léon recula également, avec un sourire en coin.

Au loin, Hélène sonna le retrait des troupes de la Compagnie du Heaume. Il était beaucoup trop tard ; au moins la moitié de leurs effectifs avaient péri ou battu en retraite. Des corps déchiquetés jonchaient la route sur plusieurs centaines de mètres et les mouches pullulaient déjà, attirées par l'odeur nauséabonde des cadavres. De son côté, Ébert Der Vaast n'avait pas subi de lourdes pertes, mais il lui manquait maintenant un élément capital : le temps nécessaire pour rattraper les troupes dirigées par son épouse Salomé.

****LA BATAILLE DES HAUTES-TERRES****

Pendant que le millier d'hommes et de femmes d'armes de Salomé Aerann, d'Élizabeth et Berthold Der Vaast s'approchaient des terres de Jean la Montagne, des chants religieux se faisaient entendre au loin. La comtesse d'Orferac fit arrêter la marche et envoya un éclaireur. À son retour, ce dernier raconta avoir vu de ses yeux les nuages se disperser pour laisser les rayons du Soleil éclairer la Basilique du Fier des Hautes-Terres d'où s'élevaient des chants d'une beauté sans pareil. Visiblement enragée, Salomé Aerann s'écria: « 7e Garde Aerann, vous allez me brûler ce temple! » Elle leva sa bannière bien haut vers le ciel et sonna la charge. Les troupes déferlèrent du sentier avec une discipline exemplaire et tentèrent de se positionner en ligne au bas de la montagne.

Elle vit devant elle mille trois cents hommes et femmes d'armes et tourna la tête vers l'Ouest en espérant voir apparaître les armées d'Ébert et créer la diversion prévue. Alors même qu'elle réalisait que son mari n'était pas au rendez-vous, un vieil homme à l'apparence martiale émergea des rangs de la Compagnie du Heaume sur sa monture. Valère Duvallon, maître stratège vétéran anciennement au service de Laure, avait été engagé par La Montagne pour la durée de ce combat. Impassible, il sonna la charge de la Compagnie du Heaume. Le maître stratège de Laure galvanisait les troupes alliées de Jean de la Montagne, Zeryab Nazem et d'Antoine Duval, toutes réunies pour la gloire de leur congrégation. Les troupes religieuses chargèrent avec une ferveur déconcertante sujette à faire trembler les mains des plus aguerris des combattants.

La 7e Garde Aerann se précipita vers le flanc ouest du temple accompagnée de la troupe d'Havelange d'Elizabeth Der Vaast. Positionnés en flèche pour protéger les incendiaires, les Traqueurs d'Ascalon du Comte Nazem les encerclèrent et rapidement, les Chevaliers Vigilants de l'Ordre de Rostam, de pieux combattants protecteurs des reliques du Céleste, entrèrent farouchement dans la mêlée. Que ce soit par l'appel de la Foi ou la simple soif de vengeance, les troupes de Zeryab Nazem ne faisaient pas dans la dentelle ; ils fracassaient un trop grand nombre de crânes, transperçaient de leurs flèches et de leurs lances des sommes de chairs inégalées. Si bien que ce qui restait de la 7e Garde Aerann et d'Havelange battirent en retraite en un temps record en laissant la Basilique du Fier des Hautes-Terres intacte.

Pendant ce temps, les trois troupes de choc de la Garde d'Ébène, armées de leurs glaives et de leur foi, se frayèrent un chemin au travers des armées restantes d'Elizabeth Der Vaast. Les lances, les boucliers et les flèches fusaient de toutes parts et, bien qu'en nombre égal, les preux du Heaume brisèrent toute résistance. Scandant des chants puissants du Céleste, ils abattirent féroce­ment les armées d'Havelange qui durent fuir les combats devant une force aussi fanatique. Un guerrier pyriste portant sabre, cote de maille et armure matelassée se tenait fier et droit devant les troupes ennemies. La force incroyable d'Azarthas Aspas qui menait la troupe des Hurlleurs de Blanchegarde de Zeryab Nazem avait déjà repoussé la 11e Garde du Vallon de Berthold Der Vaast, la 6e Garde Aerann et blessé la capitaine de Salomé Aerann, Alice de Grise.

Les nuages commençaient à se refermer sur Haute-Terres et le ciel s'obscurcissait. Salomé, vêtue de son armure de plate souillée des chairs de ses dernières rencontres, se tailla avec sa 5e Garde Aerann un chemin vers Azarthas Aspas et sa troupe. Elle le pointa et cria à ses troupes : « Ce Pyriste est à moi ! » Les hommes et les femmes s'éloignèrent. Elle lança un sourire carnassier au chevalier, embrassa la lame son épée encore ruisselante de sang et referma sa visière. Armé de pied en cap, Azarthas se précipita sur Salomé et abattit son épée sur son flanc gauche. La guerrière recula sous l'impact. Elle riposta promptement en le heurta de son bouclier à la gorge. Ce dernier tenta une riposte en frappant son bouclier qui vola en éclats sous la force surhumaine d'Azarthas. Violentement, la comtesse brandit son épée et l'enfonça dans l'épaule du pyriste. Elle la retira aussitôt et tandis que les fluides coulaient abondamment, elle assomma son adversaire de son pommeau. Les yeux de la guerrière s'assombrirent pendant que la neige commençait à tomber sur Hautes-Terres. Elle arracha le bouclier du premier venu et tout en criant des ordres aux troupes, elle tua sans pitié les ennemis qui osaient s'approcher d'elle.



Tandis que les armées de Jean de la Montagne gagnaient du terrain, la plupart des troupes des Der Vaast et Aerann étaient affaiblies. Bertold Der Vaast sonna alors la retraite. Néanmoins, la comtesse se battait sans merci, elle fracassait des membres, transperçait des armures, elle semblait incontrôlable et dans une transe sanguinaire.

Sous la lourde neige qui tombait abondamment, l'ensemble des assaillants avaient rejoint les montagnes, mais certains combats faisaient toujours rage. Salomé Aerann, dans une frénésie

incommensurable, combattait toujours brutalement pour protéger la retraite de ses troupes lorsque qu'Ébert Der Vaast revint du passage des Gravelines seul et sans troupes. S'approchant au galop de son épouse pour lui porter main forte, elle se retourna vers lui avec rage et lui asséna un coup de poing au visage : « Où était tes troupes? Comment as-tu osé me trahir? » Pendant qu'il essuya le sang sur ses lèvres, Salomé continua de se battre contre les derniers soldats qui tentèrent de freiner la retraite. Accompagné de plusieurs des hommes et femmes de son épouse, Ebert saisit Salomé et bien qu'elle se débattait entre ses bras, la traîna hors des combats. L'assaut vengeur avait échoué.

Résumé : Salomé Aerann, Ebert der Vaast et leurs alliés prennent d'assaut le fief de Jean Lamontagne afin de venger la mort de Raoul der Vaast. Or, tandis qu'ils sont séparés, Ebert der Vaast se fait intercepter par les forces d'Hélène de Lanrivoaré. Bien qu'il parvienne à repousser celles-ci, le comte laurois ne réussit pas à rejoindre à temps son épouse sur le champ de bataille. Chez Lamontagne, le reste de l'alliance est repoussé par les armées unifiées de Jean Lamontagne, Zeryab Nazem et Antoine Duval.



La semaine précédant le jour historique du 1er janvier de l'an 316 vit une grande affluence dans Fel la magnifique. Les habitations, auberges et manoirs adjacents à la forteresse de Felbourg avaient récemment été réquisitionnés par les autorités de la ville pour accueillir les centaines d'étrangers, principalement nobles et dignes, qui étaient arrivés d'un peu partout pour assister au sacre d'Aldrick Aerann, grand libérateur de Felbourg et nouveau seigneur-palatin. Les environs du château de Felbourg n'avaient plus du tout l'allure qu'on leur connaissait quelques semaines plus tôt. La désolation caractéristique des quartiers centraux suite aux perturbations de la guerre faisait maintenant place à une activité incessante et à un bourdonnement assourdissant. Alors que plusieurs des hauts nobles des huit autres palatinats et certains des ecclésiastiques les plus renommés des cinq grandes congrégations religieuses arrivaient effectivement avec leurs suites, le bruit courait en s'amplifiant que le Prince en personne avait quitté Yr pour gagner Felbourg. Dans toutes les auberges, du palais princier dans la capitale jusque dans toutes les villes petites et grandes du palatinat, des troubadours et ménestrels chantaient cette visite princière et exaltaient les populations qui acclamèrent ainsi chaleureusement partout où ils passèrent le Prince Élémas IV et son impressionnante délégation. Dès son débarquement à Rive-Roi, au nord de l'Augivre sur le territoire felbourgeois, le prince fut accueilli par Gustaf Aerann et son escorte personnelle. Celui-ci se chargea personnellement de guider le souverain sur la nouvelle route de Fel afin de joindre l'utile à l'agréable en lui exposant les récentes réalisations de la guilde des Francs Marchands et de la chambre de commerce de Felbourg. À son entrée dans la ville, le monarque d'Ébène fut accueilli en grande pompe par le seigneur légitime de Felbourg, Aldrick Aerann, et il y eut dans la soirée une fête grandiose en son honneur, où les plats princiers préférés furent servis à tous les convives par le bon soin de l'intendant du seigneur Aerann. Il était tard quand Élémas IV se retira dans de luxueux appartements du palais de Felbourg qui avaient été épargnés par la guerre, les pillages et le grabuge. Les jours qui suivirent furent témoins d'une euphorie croissante partout dans la ville.

En raison de cette présence de haut rang, les invités devaient, bien malgré eux, se frotter à une protection militaire accrue, témoignage frappant des impératifs sécuritaires de l'évènement. Les perquisitions et les fouilles pratiquées auprès des visiteurs étaient effectivement devenues monnaie courante dans les rues, généralement suivies par un ensemble de hurlements et de protestations. Au diable les plaintes, se disait-on, les bons sentiments de la noblesse n'auraient pas primauté sur la sécurité du seigneur Aerann et de ses invités.

Puis, vint le premier jour de janvier. En ce jour tant attendu, les mesures de filtrage à l'entrée du palais central furent particulièrement rigoureuses. Si les invités de marque étaient déjà logés à l'intérieur de celui-ci, les autres membres de leurs suites et les nobles de moindre importance, qui avaient logé dans les auberges et habitations des alentours, durent se prêter à de nombreuses vérifications. En début d'après-midi, les autorités avaient également dû renforcer le contrôle des avenues principales après qu'une troupe de mendiants eut agressé un baron laurois pour lui voler son parchemin d'invitation. Voyant l'opportunité, certains bourgeois sans grandes fortunes avaient même tenté de lancer un commerce illégal de faux parchemins d'invitation. La diffusion de la nouvelle avait finalement forcé les autorités à exiger la présentation de divers documents justifiant la présence au sacre des derniers arrivés.

À l'intérieur du palais, des centaines de gens se massèrent dans la grande salle, attendant la venue du nouveau palatin et de sa suite. Des domestiques distribuaient des mets riches et délicats, que l'on présentait comme les favoris du Prince, alors que des courtisanes versaient les meilleurs vins d'Avhor et de Salvamer dans des coupes richement décorées. Les habitués du palais – il en restait très peu – avaient même pu remarquer la nouvelle décoration du hall. L'un d'entre eux, le maire d'une petite bourgade située à trois kilomètres de la métropole ayant porté assistance aux Aerann, en a même éprouvé un malaise et avait dû être évacué un moment. Les grandes draperies installées par les Lobillard avaient été enlevées, remplacées par un ensemble de vieilles fresques présentant certains faits d'armes pré-datant le Sang'Noir. Des armures à l'allure brutale et arborant de nombreuses marques de combat avaient été disposées le long des murs et des colonnes.

Ce qui frappait le plus, toutefois, c'était le trône. À la place du grand fauteuil de bois suavement ouvragé sur lequel s'était paresseusement installé Filbert Lobillard pendant des années, on retrouvait maintenant un grand siège assez sobre, fait de bois sombre solidifié par quelques rivets d'acier. On y avait installé une peau d'ours sur le dossier. Il ne s'agissait pas là du fauteuil confortable qu'aurait préféré un bourgeois anobli, mais bien du trône d'un seigneur de guerre, d'un conquérant.

Alors que la salle se remplissait et que les places d'honneur étaient investies par les invités spéciaux de la famille Aerann, une cacophonie certaine envahit la pièce. Les éclats de rire s'ajoutaient au chaos des multiples conversations pendant que l'alcool continuait à couler à flot. Tout le monde semblait commencer à oublier la raison des réjouissances quand, d'un seul coup, les grandes portes situées au fond du hall s'ouvrirent au son des cors. Le silence se faisait enfin.

Des portes émergèrent Aldrick Aerann et plusieurs membres de sa suite, dont certains de ses enfants et plusieurs de ses parents. Ils étaient escortés par une garde personnelle d'une vingtaine d'hommes et de femmes d'armes. Le vieux seigneur portait une armure cérémonielle et une longue cape aux couleurs de sa maison, le bleu et l'argent. L'air sévère, il se mit à observer les convives qui, respectueusement, l'admirèrent en silence. Il fit ensuite quelques pas vers les bords de l'estrade de pierre et s'arrêta au bord. Un héraut à la taille diminuée, situé derrière le seigneur Aerann, sortit alors un imposant parchemin et se mit à lire d'une voix forte.

«Seigneurs, amis et invités! Vous voici aujourd'hui rassemblés pour témoigner de la fin d'un règne d'usurpation et de tyrannie et du début d'une ère de loyauté, d'honneur et de justice! Gloire à Felbourg, à ses libérateurs et à son peuple!»

«Gloire!» s'écria alors l'assemblée, d'une même voix.

Les gardes Aerann prirent position entre les invités et l'estrade où se tenaient Aldrick, sa famille et sa suite. À une place de choix dans celles-ci, le prince et sa cour personnelle étaient confortablement installés. Comme tous le savaient, c'était normalement le souverain d'Ébène qui devait débiter la cérémonie. Or, celui-ci semblait attendre quelque chose. C'est enfin Jolantha Föllmer, proche de Salomé Aerann, qui s'avança vers lui sous l'œil attentif des centaines d'invités et prononça bien haut le message remis par sa seigneur : « La comtesse d'Orferac vous fait parvenir ce message :

“Mon Prince, vous êtes le soleil du printemps, celui qui de ses rayons ardent réchauffe les rivières endormies par l'hiver. L'étreinte de cet astre, brûlant comme aucun brasier ne le fait, fait naître en nous tout d'abord un mince filet. Nos carapaces se fendillent au contact de cette douce chaleur. Caressant chaque courbe et ondulation des arbres, des montagnes et des pics au gré de la saison naissante. Lentement, tendrement, le mince filet devient un flot continu, auquel tous voudrait s'y abreuver.

Et puis, les armures glaciales de l'hiver qui paralysent depuis trop longtemps ces affluents, qui jamais furent enrayés, ces murailles, céderont sous la pression enfouie au plus profond de ceux-ci, insoupçonnés, inouïs. Dans un terrible fracas plaintif, les glaces craqueront et le flot deviendra un torrent infini, débordant de son cours, traçant de nouveau chemin là où il n'y avait que désolation. Un monde nouveau jaillira et plus aucun embâcle il n'y aura plus.

Ces mots, bien simple hélas, traduisent les sentiments que votre grandeur me fait vivre. N'ayez crainte mon Prince, vous m'avez marqué de votre grandeur et de votre prestance dès les premiers instants. Si je suis si dure avec vous, c'est que je sens en vous la force de relever tous les défis. Vous n'êtes pas de ces personnes qui ont besoin d'être ménagées.

Et vous êtes ce soleil, mon Prince, et je ne puis qu'être dévouée à votre grandeur et votre chaleur qui éclairent le peuple d'Ébène. Je réalise maintenant le tort que je vous ai fait en étant si glaciale et acérée.

Acceptez mes excuses, mon Prince et prenez ce modeste présent que je vous offre.” »

Jolantha Föllmer s'approcha du Prince et lui remit une simple rose rouge. Pendant un instant, Élémas IV dévisagea dame Föllmer d'un regard froid et implacable. Sur un ton ne laissant transparaître aucune émotion, il dit simplement à Jolantha : « Serrez cette rose »

À ce commandement, la femme recula la tête avec étonnement : « Pardonnez-moi votre majesté? »

« Déposez cette rose dans votre main droite, refermez les doigts autour de celle-ci et serrez-la de toutes vos forces. », précisa le prince.

Comprenant soudainement l'objectif de la demande, Jolantha s'exécuta. Une grimace de douleur parcourut brièvement le visage de la messagère alors que les épines de la fleur s'enfonçaient dans la paume de celle-ci et faisaient couler quelques gouttes de sang.



Hochant légèrement la tête en signe d'approbation, le prince lui dit enfin : « Voilà ma réponse ». Enfin, le souverain se leva et se dirigea vers le trône felbourgeois. Tous comprirent alors qu'il était prêt à débiter la cérémonie. Ainsi débuta-t-il :

« Moi, Élémás quatrième du nom, prince des Neuf Palatinats, suzerain du royaume d'Ébène, protecteur du trône et gardien du pouvoir du Roi-Prophète, je vous reconnais, Aldrick Aerann, fils du comte Arnvald Aerann, digne de porter le titre de seigneur-palatin de Felbourg. Par le droit de guerre, vous avez démontré votre capacité à protéger le peuple de Felbourg. Selon les traditions du Roi et les Bénédiction du Prophète, vous et vos descendants, à partir de ce jour et pour les siècles à venir, guiderez Felbourg. »

Après cette déclamation officielle, Aldrick s'agenouilla devant le prince et lui prêta allégeance. Pendant qu'Élémás IV reprenait sa place dans les estrades, une allée fut alors dégagée au centre de la foule pour laisser passer un duo étonnant. Le père Douze de la Lisière, Aurésien connu des Cerbères et du nord felbourgeois, portait une simple burne marron et marchait d'un pas calme et solennel. À ses côtés, une jeune femme d'une trentaine d'années au maximum avançait pieds nus en adoptant une démarche serpentine, voire séductrice. Ne portant comme unique appareil qu'une ample robe violette aux multiples soieries, son choix de vêtements contrastait fabuleusement avec le reste des invités en présence. L'assemblée des convives se tenait toujours en silence. Les Célésiens franchirent les quelques marches de l'estrade et prirent place aux côtés d'Aldrick Aerann. Un jeune homme arriva à leur suite, portant un plateau d'argent sur lequel était déposée une couronne d'or finement travaillée.

Tout d'abord, le père Douze prit son temps pour ouvrir un vieux livre. Il demanda ensuite à Aldrick Aerann de mettre un genou au sol, ce que le seigneur fit noblement, après un moment d'hésitation. Le nouveau palatin faisait maintenant dos à l'assemblée, à genou devant l'homme. Celui-ci commença finalement à réciter quelques phrases inaudibles. Les invités du premier rang firent mine de s'avancer pour mieux entendre ce qu'il disait, mais ils furent rapidement repoussés par les gardes. Remarquant l'affaire, le Céléisien poussa sa voix pour faire résonner sa toute dernière bénédiction.

«(...) que le Céleste puisse désormais vous reconnaître, Aldrick Aerann, duc et seigneur-palatin de Fel la Grande. Puissiez-vous garder son intégrité ancestrale avec la hargne et la bravoure qu'on vous connaît. Puissiez-vous continuer à garder sa population des injustices et de la lâcheté de ceux qui voudraient s'en prendre à elle.»

Puis, d'une voix enrouée qui trahissait son manque d'habitude aux grandes cérémonies, l'homme hurla finalement: «Longue vie au palatin, longue vie au Prince et longue vie à Fel!»

La foule lui fit écho, tel le tonnerre, tel un cri de guerre, tandis que Douze prenait l'anneau d'or et le déposait doucement sur la tête d'Aldrick Aerann. Pendant que les applaudissements et acclamations s'éteignaient lentement, le nouveau seigneur-palatin demeurait agenouillé. S'avança alors la compagne du prêtre aurésien. Dans un mouvement empreint d'une sérénité manifeste, elle posa la main droite sur la tête d'Aldrick puis ferma les yeux. Pendant près d'une minute, un silence empreint de malaise englua la salle du trône. Seuls quelques chuchotements épars et discrets brisaient celui-ci tandis que tous tentaient de découvrir l'identité de la femme. Celle-ci rompit finalement l'attente et, tout en ouvrant les yeux, proclama d'une voix monotone :

« Le Céleste voit et le Céleste entend. Libres il nous a créés, mais déterminée il a fait la Nature. Nos choix sont nôtres, mais toujours la Nature réagit-elle à ceux-ci par les mêmes réponses. Toujours l'eau étouffera les flammes. Toujours la mort succédera à la vie. Le père élèvera l'enfant au risque de le briser. L'enfant s'opposera au père au risque de l'effacer. Les choix qui furent faits dans le passé sculpteront la destinée de ceux qui tentèrent de les oublier. »

Puis, se tournant vers l'assistance, la femme poursuivit :

« Des choix furent faits et un choix sera fait. Ceux qui l'ignoreront seront emportés par celui-ci. Ceux qui le feront façonneront ce monde. À une seule question nous devons répondre : Qui du berger ou des brebis produit la laine? »

Alors que les spectateurs fixaient la femme d'un air médusé, celle qui s'avérait être l'oracle des Aurésiens, Orya la Belle, descendit du petit promontoire servant de scène et quitta la salle. Douze de la Lisière, quant à lui, resta sur place afin d'assister à la suite de la cérémonie.

Le seigneur se leva alors et, se tournant pour faire face à la foule, se mit à scruter les invités d'un air grave. Ce regard prit ancrage dans les mémoires. On y vit la noblesse et la détermination des rois guerriers de jadis, l'un des derniers vestiges de la puissance ancestrale des héritiers du peuple de Vindh. Ce dernier débuta alors son discours :

« Depuis trois cent ans, Felbourg fut dirigé par la maison Lobillard. Lors de la dernière année, des mots vils furent prononcés au sujet de ses membres : fourbes, menteurs, exploiters, tyrans. Aujourd'hui je vous le dis : ces mots n'étaient que mensonges proférés par le peuple. Jamais une famille n'aurait-elle pu régner pendant trois siècles si elle n'avait détenu en son sein de talents véritables. Doit-on effacer le passé et insulter les morts? Non, nous ne le devons pas. Plusieurs Lobillard furent des hommes et des femmes dignes de mener leur peuple. Ils furent audacieux, sages et rusés. D'autres furent lâches, félons et faibles. Si aujourd'hui je me tiens ici devant vous, c'est que Felbourg a choisi de renouer avec sa force ancestrale, de repousser le règne des bourgeois et de l'argent et d'accueillir celui de la noblesse éclairée et de la force. Mais ne vous trompez pas : tout comme les Lobillard, certains Aerann ne seront pas dignes du pouvoir qui leur sera confié. »

Suite à ces dernières phrases fort scandaleuses pour l'occasion, des chuchotements étonnés s'élevèrent dans l'assistance. S'y étant visiblement préparé, Aldrick prit une pause dans son discours en toisant la foule d'un œil imperturbable. Après quelques instants, il reprit d'une voix puissante :

« MAIS! Mais ce ne sera pas l'argent qui maintiendra ces individus au pouvoir. Ce ne sera pas l'argent qui compensera leur faiblesse. Les faibles, les indignes, les corrompus et les fourbes périront. Les forts survivront et s'élèveront. Depuis trois siècles, les Lobillard ont préservé Felbourg. À partir de ce jour, les Aerann élèveront Felbourg! Fel redeviendra le phare du royaume! Fel engendra les héros de demain! Car Fel est désormais nôtre! »

À ces mots, un vent de soulagement et d'exaltation parcourut l'assistance et provoqua un déferlement de cris et d'applaudissements. Aldrick se rassit enfin sur son trône, là d'où il règnerait désormais.

Le seigneur Aerann commença alors à recevoir les hommages personnels de ses sujets et des invités pendant que l'assemblée se dispersait. Lors des heures qui suivirent, les convives purent se sustenter et festoyer dans le château de Felbourg, leurs rires et cris de joie trouvant écho parmi la population de la

métropole. Les citadins, sympathisants ou anciens ennemis des Aerann, étaient soulagés : enfin la guerre était derrière eux.

Résumé : Le 1^{er} janvier de l'an 316 de l'ère royale, Aldrick Aerann fut sacré seigneur-palatin de Felbourg après plus de trois cents ans de lutte. Avec la bénédiction du prince et des Aurésiens, il fut officiellement couronné et a proclamé une nouvelle ère de force, de discipline et de rudesse sur Felbourg.